

Vabres, 7 août 1789, à l'Intendant

Nous eûmes le 4 de ce mois une vive alerte. A onze heures, un envoyé de St-Affrique vint, de la part du corps de ville, annoncer que des brigands très nombreux avaient saccagé Saint-Félix de Sorgues (à 3 petites lieues de Saint-Affrique) qu'on les en avait vus sortir en armes, laissant ce bourg couvert de fumée, qu'on avait même entendu plusieurs décharges et qu'ils prenaient le chemin de Saint-Affrique. Tel fut le rapport d'un voyageur qui avait l'imagination pleine de brigands. Il croit les voir ; il revient à toute bride et jette l'épouvante dans St-Affrique, Nous avons beau prouver que ce ne peut être qu'une terreur panique, un autre habitant de Saint Affrique, plus alarmé, revient encore pour demander sur le champ du secours de notre part et celui des communautés voisines. Il fait sonner le tocsin et nous n'avons rien de mieux à faire que d'armer, comme l'ont peut, à la hâte, une soixantaine d'hommes de bonne volonté. On donna aux uns des fusils et des munitions, et, à défaut d'armes à feu, les autres prirent des sabres, des faux, des serpes.

Notre troupe arriva à Saint-Affrique en bon ordre. Elle promet qu'avant le soir il viendra de nouveaux renforts. L'espérance et le courage renaissent ; bientôt il y a plus de 600 hommes armés ; on se met en bataille et on marche en avant. On avait envoyé à la découverte et de défilé en défilé ; quelqu'un revient pour dire que l'ennemi n'est pas si près ; on ne le trouve aucune part. Saint-Félix est tranquille et n'a pas été saccagé ni insulté. On n'a rien vu ni en deçà ni en delà.

Qu'était-ce donc qu'on avait vu ?

Vraisemblablement une noce qu'on venait de bénir, accompagnée des parents respectifs et de quelques jeunes gens armés de fusils ou de pistolets qui avaient tiré quelques coups. Cependant le tocsin qu'on avait entendu avait été répété par les cloches des paroisses voisines.

Il vint plusieurs petites troupes armées et, le lendemain, nous aurions eu plus de 3000 hommes, si je n'avais envoyé partout que cette alarme était sans fondement. J'écrivis continuellement et partout pour calmer les esprits et rétablir la tranquillité. J'envoyai des copies des lettres qui viennent de tous côtés et qui assurent que ces troupes ennemies, cette armée de brigands n'existait que dans des fausses relations et dans les imaginations exaltées. Mais les malfaiteurs qu'on chasse des villes pourraient bien refluer par petits pelotons dans nos montagnes ?

Ils y trouveront du moins les paysans déterminés à se bien défendre.

J'ai l'honneur... Monseigneur...

Neirac.